

Je ne sais pas comment l'idée m'est venue de vouloir essayer d'écrire mon journal intime. Je dis bien essayer, car je ne sais pas si j'en aurai le temps. Ma maîtresse, à l'école communale, me reprochait surtout mon manque de vocabulaire, tout en me disant que j'avais beaucoup d'imagination.

Comme je suis une bonne à tout faire chez des petits-bourgeois, je n'ai pas beaucoup de temps de libre. En fait je travaille dur toute la journée, jusque tard le soir après le dîner dont j'assure le service. Essayer d'écrire ma vie de tous les jours, c'est aussi trouver du temps pour le faire.

D'écrire, cela me permettra de me regarder vivre, car, pour le moment et depuis longtemps, ma vie ne présente ni intérêt, ni avenir.

J'ai acheté un gros un cahier avec une jolie couverture ornée d'un chevalier allant à la conquête du monde (c'est un symbole sans signification pour moi) et des stylos. Je suis bien décidée à commencer au début de cette année et d'aller dans le temps, aussi loin que possible. En tout cas, cela me distraira.

Courage ma fille !



## **Première et deuxième semaine**

Les fêtes de fin d'année ont été pour moi l'occasion d'une semaine de véritable repos. Mes patrons sont partis en pèlerinage en Israël. Il faut dire qu'ils sont très pratiquants puisqu'ils vont à la messe tous les dimanches. Je me demande tout de même si c'est normal d'être pratiquant et en même temps aussi pingres, au point de refuser leur porte aux quelques misérables qui viennent y sonner. Comme je les accompagne parfois à la messe, je suis très surprise de les voir communier. En revenant de la table, ils prennent un air compassé de circonstance. Les yeux baissés ils regagnent leurs places à petits pas comptés. Aussitôt arrivés, ils tombent à genoux sur leur prie-dieu et, les yeux fermés, s'abîment dans je ne sais quelles horribles pensées. J'écris cela, car je ne les crois absolument pas capables d'avoir une pensée généreuse pour quelqu'un. Finalement être pratiquant d'une religion n'est pas une preuve de sa foi. Pour eux en tout cas, c'est sûr, la messe du dimanche est le moyen de se montrer et de rappeler aux autres pratiquants (!) qu'ils existent. Comment un homme qui oblige la bonne à lui prodiguer des caresses avec la main et la bouche, peut-il croire en autre chose qu'à son propre plaisir ? Même ses relations avec sa femme sont de pures formes. Il est correct et poli avec elle, rarement un mot de reproche et toujours des compliments. Il est vrai qu'elle possède la fortune du couple. Quant à elle, je l'ai surnommé P'tibout à cause de sa taille et de sa façon de vivre en économisant des bouts de ficelles. Je n'exagère pas. Elle rassemble tous les restes inutilisés et souvent inutilisables. Il y a ainsi des boîtes de rubans, celles de

ficelles, celles de lacets cassés et celles des chandelles, mais oui ! Encore que pour les chandelles, elle les donne au marchand pour qu'il les refonde. Elle ne jette même pas les ampoules grillées sous le prétexte que les culots contiennent du cuivre. Mais le pompon revient sûrement à l'attitude qu'elle a eu lorsqu'une de ses jarrettières, usée jusqu'à la corde, s'est rompue. Elle l'a remplacée par un lien en ficelle ! Et, lorsque la deuxième jarretière a rendu l'âme, elle en a fait autant et depuis c'est ainsi qu'elle est attifée.

Voilà donc mes employeurs partis pour Israël avec un groupe de Tourangeaux aussi pratiquants qu'eux. Je me demande s'ils sont tous du même acabit que mes patrons. En tout cas, si, à confesse, ils disent tout, le curé doit être horrifié par tant d'hypocrisie. Bof ! de toute façon ils reçoivent l'absolution chaque dimanche, alors pourquoi s'en faire ? Moi, je ne communie qu'une fois par an, à Pâques, et je trouve que c'est bien suffisant. Je fais un paquet de tous mes péchés que je livre sans faire de détail, et voilà. Des péchés, je n'en fais pas beaucoup, considérant que ce que ce qu'on m'oblige à faire de mal ne rentre pas dans cette catégorie. Par contre, je ne rate jamais une messe de Minuit, je me demande bien pourquoi. C'est peut-être parce que ça se passe la nuit et que toutes les bougies et les cierges créent une ambiance particulière. Et puis aussi parce qu'il y a des chœurs d'enfants. Moi, cela me fait pleurer. Je n'ai toujours pas compris pourquoi les chants de Noël me font pleurer. Je ne suis pas triste en les écoutant, non, c'est autre chose. Le bonheur, c'est peut-être ça. J'évite de suivre la messe dans la nef, car je crains de me faire remarquer par les larmes abondantes que je laisse couler sans retenue. Et puis, moi, quand je pleure, je renifle. Alors pour ne déranger personne, je m'installe dans un coin et là, je peux pleurer et renifler à loisir en écoutant le chœur d'enfants.

Avant de partir, je me suis préparée un bon repas. C'est le genre de repas que je ne déguste qu'une fois par an. Il y a une cuisse de canard accompagnée de marrons, précédée d'une coquille Saint Jacques à la mayonnaise, dans une coque en plastique. Une grosse part de bûche de Noël termine le repas. Une bouteille de vin de bordeaux de bonne qualité arrose ce magnifique festin. Evidemment, je me procure tous les ingrédients de mon repas en les payant avec mes économies. Pourtant la cave est pleine de bouteilles. Il n'est évidemment pas question de me servir, car elles sont comptées. A chaque fois que P'tibout vient en chercher, à l'occasion d'un repas avec des invités, elle sort son carnet. Elle compte et compare les quantités avec les nombres indiqués sur son carnet. Moi, j'attends que le comptage prenne fin avec mon panier à bouteilles au bout de mon bras. Il n'en manque jamais, ce qui n'empêche que depuis une dizaine d'années, elle continue à contrôler.

Je ne quitte mon repas de Noël que lorsque la bouteille est vide. Cette fois, je n'ai pas dérogé et c'est en flageolant que j'ai regagné mon lit avec le sentiment euphorique d'avoir bien vécu.

Le lendemain matin il me restait un fort mal de tête et une langue épaisse comme une côte de bœuf. J'ai pris de l'aspirine et je me suis recouchée pour la journée. Dans la soirée, comme ça allait mieux, j'ai pris une douche. (P'titbout interdit les bains, sous le prétexte que ça utilise trop d'eau.)

C'est le seul jour de l'année où je bois du vin. Mais je crois que si je le pouvais, j'en boirais tous les jours. Il n'en peut être question, car même les fonds de bouteilles sont récupérés par ma patronne. Elle les boit après le départ des invités. Moi, j'aime l'état où je me trouve après avoir bu. Ni trop gaie, ni trop triste ; je me sens bien et je jette un regard différent sur la vie. J'oublie tout et surtout mes patrons. Une fois par an, c'est bien. Vive Noël !

Pour le premier de l'An, je suis allée rejoindre mes parents en Vendée. C'est une expédition. Des trains et des bus me cassent les reins durant des heures et des heures. Heureusement, l'arrêt de bus n'est qu'à trois kilomètres de mon travail. Le reste est relativement facile. J'ai juste à me laisser conduire et à prendre patience pendant l'attente entre les correspondances. Enfin ce n'est pas un voyage d'agrément. Sans mes parents, je crois bien que je ne quitterais jamais la Touraine.

On me donne mes congés annuels à cette époque-là, quinze jours ; le reste est pris par ci, par là et à l'occasion d'absences des Foidville. Moi, les vacances, je m'en fiche. A part mes parents, je ne connais personne qui s'intéresse à moi. Alors, aller quelque par toute seule ne me tente pas du tout. Un voyage de deux jours pour la Hollande et ses champs de tulipes ne m'a laissé aucun bon souvenir. Mes compagnons de voyage étaient odieux. Ils voyageaient en couple. Je suis toujours restée isolée, comme si j'étais pestiférée. Il n'y a que lors du retour de nuit que deux mains se sont intéressées à ma poitrine. Deux mains qui venaient du siège derrière le mien et qui se posèrent sur mes seins pour un pelotage en règle. Je me suis laissé faire, un peu étonnée. Finalement cela m'a bien plu. A un moment j'ai même déboutonné mon chemisier et j'ai été sur le point de prendre du plaisir. Mais une voix féminine a interrompu la séance brutalement. C'est le seul souvenir agréable que je garde de mon voyage en Hollande. Parfois, je me dis qu'avec la certitude d'une nouvelle aventure de ce genre, je repartirai. Surtout que, depuis ce jour-là, je suis inondée de prospectus me ventant toutes sortes d'escapades en bus ou en bateau.

J'ai trouvé mes parents bien fatigués. Ils ont soixante-treize et soixante et onze ans. Le travail de la terre a brisé le dos de mon père et les lavages au lavoir, celui de ma mère. Ils marchent avec des cannes, le dos courbé. Lorsque je suis près d'eux, je ne sais que faire pour leur faire

plaisir. Et puis on ne se voit pas assez souvent, alors, on n'a pas grand-chose à se dire, surtout qu'on ne s'écrit pas. Ils ont pourtant été à l'école jusqu'à douze ans, mais lorsque l'on ne persiste pas on oublie tout fatalement. Alors entre mes visites annuelles, pas un mot pour me donner de leurs nouvelles. Ma mère surtout me fait pitié, car elle a l'air de souffrir beaucoup de rhumatismes qui lui déforment les doigts, les mains et les pieds. Ce sont des vieux comme tous les autres vieux du village. L'après-midi, il a fait un peu plus doux, alors mon père a été jusqu'au café retrouver ses amis pour une manille autour d'une fillette de rouge. Je suis allée le rechercher le soir à la nuit, craignant qu'il ne tombe sur le chemin du retour. Il s'est accroché à mon bras comme si j'étais sa bouée de sauvetage et, sans échanger un mot, nous avons regagné la maison. Ma mère, assise devant la cheminée, surveillait le pot de terre où cuisaient les mojettes au coin de l'âtre et la soupe qui bouillait dans le chaudron suspendu à la crémaillère. Je n'avais jamais vu ma mère ne faisant rien de ses mains. Elle avait toujours quelque chose à éplucher ou des noix à préparer pour la distillerie. Parfois, elle tricotait des napperons avec un crochet ou bien elle reprisait des chaussettes. Ce temps-là semblait bien révolu. Pendant cette semaine, je ne l'ai jamais vu faire quoique ce soit de ses mains, sauf les inévitables préparations culinaires. Le jardin avait été abandonné depuis deux ans et cela me faisait mal au cœur de voir la friche envahir tout le lopin de terre. J'ai essayé de les entourer de mon mieux, de les aimer le plus possible avec des gestes simples et des mots concis. Dans les campagnes vendéennes, on ne parle pas beaucoup de ses sentiments. Les gestes se suffisent à eux-mêmes.

Lorsque je les ai quittés, je n'ai cessé de penser que ce voyage pourrait bien être le dernier. Mon voyage de retour en fut attristé.

J'ai repris mon travail auprès des Foidville. Ils sont revenus d'Israël avec un cadeau : un petit sachet de toile contenant de la terre de ce pays. J'ai senti qu'il fallait leur témoigner de la gratitude pour un tel présent. J'ai découvert, à cette occasion, que je pouvais être aussi hypocrite qu'eux.

### **Troisième semaine**

Dès le lundi matin, en allant porter le petit-déjeuner à P'tibout, j'ai senti que la semaine sera mauvaise. Mes pressentiments ne me trompent jamais. Déjà en frappant, la voix grognonne (pour moi, c'est le féminin de grognon) de P'tibout ne m'annonçait rien de bon. Au lieu de répondre à mon bonjour, elle m'a tout de suite agressée par une remarque sur mon retard. Mais je n'avais aucun retard. Cette vieille chouette, tout simplement mal lunée, passait sa mauvaise humeur sur moi.

Je connais ce genre de situation pour la rencontrer de temps en temps. Lorsqu'elle m'accueille ainsi cela signifie qu'elle doit faire dans la journée une chose qui ne lui plaît pas. Ce fut le cas ce jour-là. Elle m'annonça qu'elle allait voir son notaire à Angers. Moi, je me tais et j'essaie de ne pas la contrarier pour ne pas déclencher une avalanche de reproches. En fait, depuis le temps que je suis bonne à tout faire dans cette maison, je sais exactement quelle attitude prendre pour ne pas mécontenter ma patronne.

Elle me donna des instructions pour le repas de midi. Son mari, qui ne l'accompagnait pas, sera seul à table. Evidemment, en ce qui me concerne, elle ne me dit pas ce que je dois préparer, car en général je me débrouille pour en cuisiner un peu plus. C'est une situation assez étonnante, lorsque j'y pense. Avec le temps nous nous sommes habituées l'une à l'autre. Sans en avoir jamais convenus, je mange la même chose qu'eux en prélevant ma part sur

les plats que je prépare. Naturellement je mange dans la cuisine, même lorsque je suis seule. Il ne m'est jamais venue à l'idée de profiter de leur absence pour aller me mettre à table dans la salle à manger.

P'tibout est partie en me faisant mille recommandations, tout comme si j'étais nouvelle dans la maison. Elle venait de tourner au bout du chemin lorsque la sonnette de la chambre de Foidville se mit à s'agiter. (Ils font chambre à part.) Je l'appelle Foidville parce que je n'ai jamais trouvé un surnom pouvant lui convenir. J'ai essayé des quantités de mots, mais jusqu'à ce jour, je n'ai rien trouvé. Il faut dire qu'il est tellement quelconque que, à part le fait qu'il soit du sexe masculin, il n'y a rien qui le caractérise.

Je lui ai apporté son petit-déjeuner. Il m'accueillit plutôt gentiment et aimablement, me demandant le temps qu'il faisait pendant que j'ouvrais ses volets.

— Ma femme est levée ?

— Madame est partie.

— Partie ?...où cela ?

— A Angers, chez son notaire.

— Elle aurait pu m'en parler, la garce, marmonna-t-il. Allez, ne t'inquiète de rien pour le déjeuner, je ne mangerai pas ici. Surtout, ne dis rien à ta maîtresse. Je m'expliquerai avec elle lorsqu'elle rentrera.

Cela n'a l'air de rien, mais ces deux absences ont été le point de départ de la mauvaise semaine que je pressentais. Lorsque la vieille chouette est rentrée, son mari, parti depuis le matin, n'était pas encore revenu. Bien entendu, elle m'a demandée si j'avais suivi ses instructions pour le déjeuner. J'ai répondu affirmativement sans préciser que je n'avais préparé le repas que pour moi. Quand Foidville est rentré, il faisait nuit. (il est vrai qu'en Janvier la nuit tombe de bonne heure.) Je n'ai pas assisté aux retrouvailles, mais d'après les éclats de voix qui me parvenaient jusque dans la cuisine, j'ai compris que P'tibout était fâchée contre son mari. Puis la sonnette s'est mise à s'agiter

avec rage. (trois fois c'est au salon.) Je me suis précipitée. P'tibout et Foidville, face à face comme deux coqs prêts à se déchirer, semblaient m'attendre. C'est Foidville qui m'apostropha le premier.

— Mon épouse ne veut pas croire que j'ai déjeuné ici. Dis-lui, toi qu'elle se trompe !

— Ne réponds pas, ce n'est pas la peine. Je sais qu'il ne manque que deux œufs, donc il n'a pas déjeuné ici, car il en mange habituellement au moins quatre. Je suis certaine que tu as déjeuné seule. Et puis le jambon n'a pas été touché alors qu'il en mange avec ses œufs. (se tournant vers lui.) Tu mens et je ne vois pas pourquoi tu me mens. Il n'y a pas de mal à déjeuner dehors. A moins que tu n'aies quelque chose à me cacher. (En me faisant un geste de la main, elle me fit signe de sortir.)

Ouf ! Je n'aime pas trop ces scènes où je suis prise comme otage. En général ça retombe toujours sur moi. Et effectivement, c'est retombé sur moi. Un peu plus tard, elle est venue me retrouver dans la buanderie où je triais le linge avant de le laver.

— Sais-tu, toi, pourquoi il n'a pas déjeuné ici ?

— Non Madame, il ne m'a rien dit.

— Tu ne me racontes pas d'histoire, hein ?

— Je vous assure...

— Ne m'assure de rien, ce n'est pas la peine. Ecoute ma fille, je t'aime bien et je pourrais te donner une bonne récompense si tu pouvais arriver à savoir où il va lorsque je m'absente.

— Mais, Madame... il ne me fait pas de confidences, répondis-je sur un ton détaché.

— Je sais ce qu'il en est de tes relations avec lui, cela ne me dérange pas, au contraire, comme cela il ne m'assaille pas. Aussi, je pense que tu pourrais profiter d'un de ces moments pour l'inciter à te faire des confidences. Cela doit être possible, n'est-ce pas ?

— Oh, Madame, que me dites-vous là ?! dis-je en prenant un air offusqué.

— Ne fais pas la prude, je sais ce qu'il en est. Alors fais comme je te le demande, tu t'en trouveras bien.

Sur ce, elle sortit, raide comme la justice.

Moi, je suis restée coite et me remis à trier le linge tout en pensant à cette conversation. C'est curieux comme les patronnes, mais aussi les patrons, s'imaginent qu'il n'y a qu'à demander pour être servi. Même si Foidville me faisait des confidences, je n'irais pas les répéter à cette vieille chouette qui met son nez partout. Je regrettais presque de ne pas avoir cassé les quatre œufs et coupé une tranche de jambon, quitte à jeter le tout à la poubelle. Ce n'est pas que j'ai de l'affection pour Foidville, (ce serait plutôt une espèce de sympathie), mais je trouve que P'tibout est trop pointilleuse. Lui, c'est plutôt un brave type inoffensif. Il se laisse vivre et, lorsqu'il en a l'occasion, il part ailleurs. Je suppose qu'il doit sentir le poids de son épouse, même lorsqu'elle est absente. En tout cas, moi, j'ai toujours l'impression de la sentir sur mon dos quand je suis dans cette maison. P'tibout a posé sa lourde marque partout où les yeux se portent.

La journée se passa sans autre problème. C'est le lendemain qu'elle a remis ça.

— Vous avez dû en profiter tous les deux pendant mon absence, me dit-elle en venant s'asseoir à côté de moi. (j'épluchais des légumes pour la soupe.)

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, lui répondis-je d'un air absent.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Alors je pense que, pendant que vous êtes seuls, vous devez vous en donner à cœur joie.

— Non Madame, dis-je d'un air offusqué.

— Tiens, vous ne profitez pas de mes absences ? Alors c'est qu'il a trouvé mieux à Tours. Tu sais certainement quelque chose. Qui va-t-il voir lorsqu'il va à la ville. ?